
Editorial

« La poésie est une arme chargée de futur. » Conceptualiser la prise de parole



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/665>

DOI : [10.4000/variations.665](https://doi.org/10.4000/variations.665)

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Référence électronique

« Editorial », *Variations* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 31 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/variations/665> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/variations.665>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Les ami•e•s de Variations

Editorial

« La poésie est une arme chargée de futur. » Conceptualiser la prise de parole

La revue Variations dédie cette livraison à la question de la prise de parole et à sa conceptualisation. Tel un puits sans fond, ce vaste sujet ne s'épuise pas : l'expression ne porte pas tant en elle une définition qu'elle ne charrie des histoires. Nous livrons des réflexions autour de ces pratiques et expériences qui sont souvent enfermées dans la posture d'un hors-politique, d'une sauvagerie ou d'une absence.

« La poésie est une arme chargée de futur. » (« *La poesia es un arma cargada de futuro* »), titre d'un poème de Gabriel Celaya, repris et chanté par Paco Ibañez, indique que des formes apparemment extérieures à la politique peuvent créer des brèches porteuses de bouleversements, permet d'interroger la définition de la politique, parce que la poésie est parole. « C'est à peine qu'ils nous laissent dire que nous sommes qui nous sommes ! » dit Ibañez dans sa chanson des années 1970 — qu'il vient de reprendre à la demande de jeunes indignés qui veulent exister malgré l'absence d'un avenir tracé. « Ce sont des mots que nous répétons en les sentant nôtres, et ils volent. Ils sont plus que ce que l'on entend. Ils sont les plus nécessaires : ce qui n'a pas de nom. Ils sont des cris dans le ciel, et sur la terre ce sont des actes. » (« *Son palabras que todos repetimos sintiendo, como nuestras, y vuelan. Son más que lo mentado. Son lo más necesario : lo que no tiene nombre. Son gritos en el cielo, y en la tierra son actos* »).

D'autres auteurs ont approché l'idée au sein des sciences humaines. *Le pouvoir est dans la rue*, de Danièle Tartakowsky, part des expressions publiques de la Révolution française à Mai 68, tandis que les essais de Michel de Certeau évoquent *La prise de parole*. Albert Hirschmann a puisé dans les potentiels de résistance pour aboutir à une vaste théorisation de la loyauté, de la défection et de la prise de parole. Dans l'espace francophone, la prise de parole reste pourtant un concept problématique. La révolution française a bien eu lieu, mais la sociologie arrive à peine à la penser. Comment des sujets libres et égaux se sont exprimés en leur nom propre, pour agir par et pour eux-mêmes ? Le Bourdieu le plus académique avait théorisé, dans *La Distinction*, l'incapacité des ouvriers, fonctionnaires, travailleurs immigrés, femmes ou jeunes à prendre la parole, sous le règne d'une imposante culture bourgeoise. Tardivement, il avait fait appel aux grévistes, pourfendu les rêves positivistes et relevé, en marge de *La misère du*

monde, que lors de ses entretiens sociologiques, les personnes les plus démunies saisissent l'occasion « de se faire entendre, de faire porter leur expérience de la sphère privée à la sphère publique. » Ce constat renversant accrédite une théorie du sujet que Negt et Kluge ont exposé dans *Espace public et expérience*. La Théorie critique n'a cessé de s'interroger à partir de l'expérience vécue. Elle s'est déployée en donnant toute sa place à la singularité contre « le général qui écrase tout ». Ce faisant, elle a attiré l'attention sur « le choix du petit », le fragment, l'inattendu, ou le désir de résister dans la mise en forme même des idées.

Cependant, l'univers normé rend difficile de saisir l'expérience sensible et la possibilité de la partager. Ces paroles et ces actes sont disqualifiés par l'espace public bourgeois qui, du simple fait qu'il ne les reconnaît pas, tend d'abord à les minimiser, puis à les exclure et à les ignorer. Pourtant les paroles et les gestes de résistance se lient à la capacité à être dans l'affirmation de soi, la singularité et la différence. L'articulation de la subjectivité et de la révolte, c'est cela que nous cherchons à préciser, à retrouver et à suivre. Conceptualiser la prise de parole est une étape sur ce chemin. Désormais, le concept d'espace public oppositionnel que nous avons introduit s'inscrit dans une discussion ouverte et prolongée.

Les poésies envolées de **Kza Han** ouvrent le champ, suivies d'entretiens directs. **Nancy Fraser**, philosophe de la justice et théoricienne féministe, précise comment elle est arrivé à formuler ses concepts qui s'inscrivent dans le sillage de la Théorie critique internationale. **Sergio Zamora**, écrivain et ancien responsable de gauche chilien, témoigne du moment où il a résisté à la torture pour ensuite prendre la plume et la parole à l'encontre de la dictature. **Un collectif syndical rhône-alpin** relate comment il tente de faire face à l'expérience du harcèlement managérial et de la perte de sens au travail. Les interrogations de ces syndicalistes sur les enjeux de l'écoute trouvent un écho direct dans la conceptualisation fine que proposent **Emmanuel Monfreux** et **Audrey Pinorini** de leur pratique professionnelle dans des SCOP d'éducation populaire. **Laurent Ott** dépeint comment des éducateurs luttent, à rebours du carcan pédagogique officiel, pour que la parole des enfants puisse faire institution, pour que s'institue une parole vivante. Nous invitait à rejeter tout cliché sur les zones périurbaines pavillonnaires, **Eric Chauvier** arpente leurs rues et les lieux du silence et de la séparation, mais aussi du jaillissement toujours possible de la parole. En se basant sur une série d'entretiens avec des rapeurs, **Mathieu Marquet** restitue ce qui se produit lorsque la poésie fait intersection avec le politique. Ce numéro consacré à la prise de parole est l'occasion de continuer à penser, avec **Daniel Veron**, ces moments improbables où les plus fragiles, les plus précaires, les plus en danger parmi nous, les sans-papiers, font irruption malgré tout dans l'espace public et parlent ensemble. **Julien Bordier** discute avec **Nicolas Arraitz**, **Mathieu Léonard** et **Gilles Lucas** à l'occasion des dix ans du mensuel CQFD. Embarquée sur un navire de commerce, **Claire Flécher** assiste à l'irruption d'une parole révoltée contre l'absurdité de la posture managériale face à la montée des accidents au travail. C'est une pensée de l'anticipation à laquelle s'intéresse **Herbert Holl** en s'arrêtant sur les travaux d'Alexandre Kluge. Alors qu'il s'ouvrait en Asie, ce dossier appelle d'autres prises de paroles avec la prise de plume du journaliste et auteur burkinabé **Hamidou Vallian**.